

Simona Sparaco

Le dernier battement de cœur

Traduit de l'italien par Élise Gruau



Titre original :
Nessuno sa di noi

© 2013, Simona Sparaco

© Éditions Michel Lafon, 2016 pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*Au plus petit et au plus grand de mes maîtres.
Mon fils.*

Nous sommes toutes là.

Chacune arbore son trophée, plus ou moins en évidence, et tient son dossier médical sous le bras. Nous sommes toutes gentiment assises, comme à l'école lorsque le maître fait l'appel. Certaines feuillettent distraitement une revue, avec l'air satisfait et ne doutant nullement que tout se passera bien, d'autres, tendues en revanche, gardent la tête baissée et les mains jointes. Comme si derrière cette porte couleur pastel se profilait réellement la menace de se faire renvoyer.

Nous sommes toutes des mères en attente d'une échographie.

L'une d'entre elles me demande à combien de semaines je suis, je lui réponds à peine et Lorenzo me donne un petit coup de pied, comme pour me rappeler que je ne suis plus seule maintenant, et que c'est aussi pour lui que je dois faire l'effort de me montrer plus sociable. Rien que dans cette salle d'attente, on pourrait dénombrer sept compagnons de jeu possibles. Et puis il reste dans cette position, le pied pointé sous mon sternum. Je l'imagine faisant la tête avec la même obstination que moi quand j'ai décidé quelque chose. Cela fait maintenant vingt-neuf semaines et deux jours que je ne fais rien d'autre. Faire travailler mon imagination.

Pietro est assis à côté de moi. Comme chaque fois, il a mis son pull à carreaux vert et bleu, celui qu'il avait le jour de son diplôme, qui peluche et dont les fils pendouillent au bout des manches. Il dit qu'il lui porte bonheur. Il est en train de consulter les échographies précédentes, celle qui examine la clarté nucale et celle de la morphologie, peut-être en quête, à travers cet inextricable jeu d'ombres, de son nez ou de ma bouche, de la forme des yeux de sa mère, qu'on dirait sortie tout droit d'un film muet, ou de la forme du visage de mon grand-père, le résistant, qui avait un sourire si fier. Pendant ce temps, je songe à la couleur que je viens de peindre sur les murs de la nouvelle petite chambre. Ce n'est pas le bleu dégradé de gris que j'avais adoré dans un catalogue français de décoration : le mien, à peine séché, a pris un air faux, un bleu de film en Technicolor des années 1950. Qui sait pourquoi les pensées sont si insignifiantes l'instant qui précède l'impensable ?

C'est à mon tour. Une jeune fille sort du cabinet du médecin. Elle est seule, et sur son ventre, le gonflement est à peine perceptible. Son regard est hésitant, mais déjà plein de promesses. L'échographe paraît sur le seuil et me fait signe d'entrer.

- Je vous en prie.

Je me lève et la rejoins. Pietro me suit en silence. Nous la saluons tous les deux avec un demi-sourire impatient.

- Luce, comment allez-vous ? demande-t-elle en refermant la porte derrière nous.

- Comme une grosse couveuse ! dis-je en plaisantant.

- Vous savez que depuis que j'ai découvert votre rubrique, je me suis abonnée au magazine ?

Je la remercie d'une phrase de circonstance, sans même m'en rendre compte. Je m'approche sans attendre de la table d'examen. Je suis pressée d'enlever mes vêtements et de le voir à nouveau.

Pietro ouvre la chemise en plastique où il a rangé les résultats des derniers examens, mais l'échographe l'arrête d'un geste de la main. La saynète trahit qu'il s'agit de notre premier enfant.

– Ça avance bien, commente-t-elle en parcourant mon ventre rond comme un œuf géant.

Je suis déjà allongée avec ma robe retroussée sur la poitrine. Je fixe la sonde échographique, à quelques centimètres de moi, comme un drogué en manque devant une dose de méthadone. Pietro me tient la main. L'échographe nous sourit. Elle sourit aussi quand elle allume le moniteur et me met sur la peau du gel froid et transparent.

– Avant Noël, vous êtes toutes très pressées, plaisante-t-elle à voix basse. On dirait que vous vous êtes mises d'accord pour prendre rendez-vous le même jour.

Pendant ce temps, elle étale le gel avec la sonde dans un grand geste en spirale, en appuyant doucement sous le nombril. Mais lorsque sur le moniteur paraît enfin la tête de Lorenzo, elle cesse de sourire. Ses joues retombent brusquement de chaque côté de sa bouche, comme deux poches. Et un sillon profond se forme entre ses sourcils, un pli de concentration.

Sur le moniteur, mon fils va et vient, comme dans ces images renvoyées par les miroirs déformants d'un parc d'attractions. L'échographe arrête l'image sur un profil visible et utilise la souris de son ordinateur pour prendre des mesures exactes. Lorenzo est de nouveau là, en noir et blanc, au-dessus de nos têtes, tandis que des lignes droites le traversent de part en part. La dernière fois, j'ai été tellement émue lorsque j'ai réussi à distinguer parmi ces ombres son visage couvert par ses petites mains, dans un geste de malaise ou de défense, qui sait. Tandis qu'un cercle s'ouvre comme un tourbillon sur son crâne

minuscule pour en déterminer le diamètre, j'analyse le regard du médecin, pour essayer de lire dans la moindre contraction de ses paupières une anticipation, un indice.

Elle s'adresse à son assistante en énonçant des nombres qui n'ont pour moi aucun sens, mais je comprends parfaitement que quelque chose est en train de changer. Maintenant. Pour toujours.

- Il est court, prononce-t-elle plusieurs fois, en parlant du fémur.

Je commence à tirer sur mes cheveux, comme chaque fois que je suis prise d'angoisse. J'attrape des boucles que j'enroule autour de mes doigts. Mon regard est accroché à ses petites jambes, que j'arrive à voir nettement pour la première fois. Les petits pieds, mon Dieu, ils sont là, parfaits, les orteils bien rangés les uns à côté des autres, comme ceux d'un nouveau-né, sauf que lui, il est encore dans mon ventre. Mon cœur tambourine dans mes oreilles, dans mon ventre, dans mes os. Je ne sais pas si c'est le sien ou le mien, mais je le sens partout. J'ai l'esprit confus, embrumé. L'échographe presse la sonde sur ma peau et la déplace dans tous les sens. Pietro me serre la main sans rien dire.

Ces lignes et ces cercles continuent de s'agiter sur la silhouette de notre fils, formant comme un brouillon, mais d'une précision géométrique, infaillible. L'échographe le mesure plusieurs fois, s'arrête sur les jambes, sur les bras, sur la tête, puis sur le thorax, le détail qui semble l'inquiéter le plus. Elle me dit de rester calme, mais elle demande à l'assistante de téléphoner à ma gynécologue.

- Dites au D^r Gigli de venir tout de suite.

Puis elle enlève l'appareil avec un soupir qui équivaut à une vitre qui tombe et se brise sur le sol, et me demande de me rhabiller.

Je suis complètement rigide, mes mains tremblent, encore agrippées à mes cheveux. Avec un morceau de

papier absorbant, j'enlève de ma peau le gel humide et froid.

- Voulez-vous un verre d'eau ?
- Non, je veux savoir ce qui se passe.
- Venez, asseyez-vous.

L'échographe m'aide à descendre de la table d'examen et à m'asseoir sur un siège en face de son bureau. Je n'arrive pas à rester en équilibre, la lumière artificielle du néon me fait vaciller, je lutte pour garder les yeux ouverts. Je ne peux m'empêcher de chercher ceux de Pietro, espérant les trouver posés sur moi, et rassurants, comme une boussole. Mais ils sont liquides et perdus, fixés sur le moniteur désormais complètement noir.

Et c'est là, pendant que l'échographe parle de retard de croissance inquiétant, de cinquième percentile et d'autres termes incompréhensibles, que tout bascule et que je me sens submergée par une lumière aveuglante. Des éclairs blancs qui, pendant un instant infini, effacent tout le reste.

- De la vingtième semaine à aujourd'hui, l'enfant n'a pas grandi comme prévu. Il y a des anomalies inquiétantes qui me font penser à une forme de dysplasie du squelette, mais je ne suis pas en mesure de vous donner un diagnostic.

- Pourquoi n'a-t-on rien vu jusqu'à présent ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? Comment y remédier ?

Je reconnais la voix de Pietro, à proximité, quelque part. Des appels inquiétants, mais ouatés, distordus. J'ai l'impression d'être restée seule dans la pièce, et seule au monde, comme lorsque, enfant, je jouais à cache-cache et qu'à la fin du décompte je partais chercher mes copains sans réussir à les trouver.

- J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Je les interromps soudainement, tandis que les larmes glissent silencieusement sur mes joues. Je les regarde

tous les deux sans les voir. Puis je pose la question redoutée et maudite pour toute mère, dans un souffle, en tordant entre mes doigts un morceau mouillé du tissu de ma robe.

– C'est ma faute ?

Première partie

« Allons ! Construisons-nous une ville et une tour
dont le sommet touche le ciel et faisons-nous un nom
afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre.

Mais l'Éternel dit :

[...] Descendons et là, brouillons leur langage
afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement. »

Genèse XI, 4-6, la tour de Babel

Seizième année, numéro 705 du 2 juin

Chère Luce,

Je suis une fidèle lectrice de votre rubrique. Elle me tient compagnie une fois par semaine avant de me coucher, et ce sont les nuits pendant lesquelles je dors le mieux. J'aime vos réponses pertinentes, les conseils que vous donnez aux lectrices, les pensées que vous exprimez sur les questions de la vie. Dans votre dernier recueil d'interviews transparait toute votre originalité. Vous êtes l'amie que j'aurais tant voulu rencontrer.

J'ai cinquante-six ans, je ne suis pas mariée et je suis sans enfant. Je suis infirmière, et je rentre chez moi en fin de journée tellement fatiguée que j'ai même du mal à mettre un bouillon KUB dans une casserole pour me faire une soupe. Certains soirs, j'aimerais que quelqu'un prenne soin de moi, comme je le fais moi-même tous les jours que Dieu fait pour des dizaines et des dizaines de parfaits inconnus. Mais ne vous méprenez pas, chère Luce, ma solitude n'est pas mélancolique, ni faite de regrets et d'abandons, je suis arrivée là où j'en suis par choix, consciente d'avoir cherché longtemps sans avoir jamais rencontré la personne capable de déchiffrer mes silences. Le remède ne serait pas forcément de trouver un mari et d'avoir des enfants, que je n'ai d'ailleurs plus l'âge d'imaginer ; je voudrais seulement une amie, une amie sincère, qui saurait éloigner de moi l'ennui et remplir ma vie de choses intéressantes.

Heureusement, il me reste des magazines comme le vôtre, la littérature, le cinéma et la vie à l'hôpital, qui se parcourt un jour à la fois, comme les pages d'un livre monotone, certes, mais avec des surgissements de gratitude inattendue. Et voulez-vous connaître mon opinion sur l'humanité après trente ans dans ce métier ? Eh bien, Luce, à l'hôpital, il n'y a pas plus de malades qu'en dehors. Nous sommes tous en permanence à la recherche d'un remède. Un soin qui nous transporte, qui nous efface même, du moment qu'il nous sauve. Qui nous fasse revenir en arrière ou qui nous pousse vers l'avant. Même après avoir vaincu l'incurable, nous revenons tous, un jour ou l'autre, en quête d'un remède. Et il ne suffit pas d'un soir par semaine pour penser l'avoir trouvé.

Avec gratitude,

Agnes55

Lorenzo est arrivé un matin de juin, quand, après cinq années de tentatives infructueuses, Pietro avait décidé de ne plus l'attendre.

Je m'étais réveillée par paliers, appelée par une nécessité impérieuse, tirée de force du sommeil. Pendant que je refaisais surface, l'instant d'une fraction de seconde j'avais oublié comment je m'appelais. Je n'avais plus trente-cinq ans et ma vie était encore une page blanche. Il n'y avait pas d'article en cours de rédaction dans mon ordinateur ni de lecteurs de ma rubrique en attente de réponse. Il n'y avait pas non plus la pile de contraventions et de factures à l'entrée, la liste des courses, les vêtements à amener chez le teinturier, les casseroles dans l'évier de la cuisine remplies d'eau et de produit vaisselle à ras bord. Je n'avais pas les cheveux trop bouclés ni les yeux toujours gonflés. Et dans cette brève parenthèse d'inconscience, je n'étais la fille de personne.

Puis je me suis tournée vers la commode.

La première chose qui est nettement apparue, à côté du réveil, a été le test d'ovulation. Je l'avais oublié là la veille, et le voir a été comme recevoir une gifle en plein visage. Il m'a rappelé immédiatement qui j'étais et où j'étais.

Dans ma chambre, certes, mais surtout dans les jours les plus fertiles du mois.

J'ai exploré le reste de la pièce pour me procurer ce dont j'avais urgemment besoin. Mon regard a glissé rapidement sur le lit défait, les murs couleur béton, la chaise longue recouverte de vêtements éparpillés, les piles de livres amoncelés sur la commode et sur le meuble de la télévision, mais dans tous ces détails superflus, je n'ai pu identifier l'objet de ma recherche. Celui-ci était debout, face au miroir de l'armoire, à batailler avec une cravate.

Ses lèvres étaient contractées dans une grimace et ses cheveux châtain clair lui retombaient sur le front. Je l'ai regardé avec des émotions mêlées, de tendresse et de complicité, renfermées dans une carapace inviolable d'entêtement et de discipline.

Ensuite, je me suis frotté les yeux et j'ai soulevé la couette en frissonnant au contact retrouvé avec le monde extérieur. J'étais prête. Même si le sexe de bon matin ne m'a jamais plu, mon bras s'est allongé jusqu'à Pietro pour attraper sa veste et le faire tomber dans les draps.

- Tu vas me faire rater l'avion, a-t-il protesté, opposant une résistance passive et restant en équilibre sur la moquette.

- Si nous faisons vite, tu seras à l'heure, l'ai-je rassuré, tandis que d'un mouvement décidé je l'attirais au creux de mon nid.

- Attention à mon costume...

Il s'est laissé entraîner, comme chaque fois, en se retournant juste avant de toucher le bord du lit et de me tomber dessus. Je l'ai guidé vers moi et je l'ai cherché avec ma bouche. Nos baisers étaient devenus un jeu de résistance : ma langue réveillait la sienne, la tirait de l'inertie et l'obligeait à répondre, par politesse plus que par passion. Je savais à quoi il était en train de penser. Nous étions prisonniers d'un test. C'était ce petit objet oblong, de plastique blanc et violet, qui dictait nos

orgasmes et le rythme de notre vie sexuelle. J'aurais voulu le convaincre du contraire, mais il avait raison. C'était à cause du test que je le faisais. Sinon, je me serais replongée sous la couette et rendormie. D'ailleurs, mon réveil n'avait même pas encore sonné.

Dès qu'il m'a pénétrée et a commencé à bouger, j'ai essayé d'arrêter le mouvement de ses yeux et de les retenir dans les miens. Mais le regard de Pietro était ailleurs : à la deuxième douche qu'il allait devoir prendre, aux vêtements froissés qu'il allait devoir changer, à l'avion qui allait partir sans lui.

Personne n'aurait parié sur nous. La journaliste freelance et le fils d'un industriel. C'est par mon travail que nous nous sommes rencontrés, et six ans plus tard, nous sommes toujours ensemble. C'est grâce à mon chef : il m'avait envoyée interviewer le stéréotype du fils à papa, puis il avait rayé la moitié de l'article qu'il considérait comme politiquement incorrect. Nous avons commencé à nous fréquenter après le coup de fil de Pietro à la rédaction. Il m'avait invitée à dîner, curieux de lire la version non censurée de l'interview. Moi j'avais accepté, par esprit de provocation. Je la lui avais lue devant un verre de cabernet en soulignant volontairement les passages les plus déplaisants. Je voulais la guerre. Ça peut aussi être une façon de commencer. Avec un couteau aiguisé entre les dents et l'envie de le dégainer, pour trouver à la place des lèvres entrouvertes.

Nous sommes tout de suite tombés amoureux, et n'en avons pas été si surpris. Nous sommes deux extrêmes qui se rencontrent. Pietro est volontaire, pragmatique, honnête d'une façon presque enfantine, romantique, optimiste. Quand je pense à lui, les adjectifs s'enchaînent dans une suite logique et exhaustive. Je ne suis prise d'incohérence que quand je dois parler de moi-même. Je ne me reconnais

dans aucune définition. Je ne me sens pas de fermeté, je suis toujours sur le point de déborder, comme un fleuve tourmenté qui se perd dans mille ruisseaux. Les autres ont toujours été pour moi comme des calamités naturelles : ils ont provoqué des secousses, des mouvements telluriques, des tourbillons capables de m'emporter. Pietro est le seul qui a pu changer les choses. Le premier à construire des remparts et à imposer une direction à mon cours. Le premier qui m'a permis de me sentir solide et de trouver l'empreinte dans laquelle j'ai enfin pris corps.

Quelques minutes plus tard, je me suis rejetée sur le matelas et j'ai levé les jambes pour les poser sur la tête de lit afin de faciliter le chemin de la vie, suivant ce que j'avais appris de quelque forum sur Internet. Pietro m'a regardée du coin de l'œil, avec l'air de quelqu'un qui se serait perdu dans un rêve. Je lui ai adressé mon sourire habituel, hypocrite et sournois, mais je n'ai pas obtenu de réponse. Il a ravalé sa perplexité dans un soupir, s'est levé et est parti en direction de la salle de bains.

J'étais trop occupée pour m'en soucier. J'exhortais mentalement mes ovules à se montrer affables et réceptifs. J'encourageais la vie.

De la salle de bains, pendant ce temps-là, me parvenait le bruit de la douche. J'imaginai le corps nu de Pietro réagir au contact de l'eau, se dissoudre comme une aspirine effervescente, et s'écouler dans un torrent mousseux. Je me suis tout à coup sentie exposée, vulnérable. Quelque chose était parvenu à fissurer la carapace et s'employait à broyer la substance qu'elle contenait.

Je me suis juré que cette fois-ci serait la dernière, et que le lendemain nous reviendrions à une vie normale.

Et c'est l'instant précis – maintenant, je le sais – où notre enfant a été conçu.

Je n'ai parlé que peu de fois avec Dieu. Je reconnais que c'était toujours pour lui demander quelque chose. Toutefois, qu'il s'agisse d'une explication ou d'une faveur, je ne sais jamais quel ton employer, ni dans quelle disposition me le représenter. À la fin de chaque discussion, je me sens toujours un peu ridicule, comme si je venais de parler toute seule. Mais le jour où je suis allée retirer mes résultats d'analyse d'hormones bêta-HCG, je lui ai longuement parlé, et je me souviens lui avoir dit : « Eh bien, si cette fois encore j'apprends que je ne suis pas enceinte, je jure de ne m'en prendre à personne et d'arrêter. Je pourrais convaincre Pietro de faire une demande d'adoption. Est-ce cela que Tu veux ? Ou veux-Tu que je prenne sérieusement en considération l'idée que c'est la science et non la vie qui choisit pour moi ? Sur ce point, Tu le sais, j'ai toujours eu mon opinion. Mais je suis fatiguée d'entendre Pietro me répéter qu'il préférerait m'emmener à l'étranger¹ plutôt que de me voir perpétuellement déçue. Le fait est que je le veux, cet enfant. Tu peux bien dire que c'est l'instinct, il reste que c'est Toi qui l'as inventé. J'ai envie d'aimer quelqu'un dont je peux me dire en le regardant : c'est moi qui l'ai créé. J'ai envie de me sentir un peu comme Toi. »

1. En Italie, la procréation médicalement assistée est interdite. (N.d.T.)

Ce jour-là, l'infirmière de l'hôpital, une femme d'âge moyen aux cheveux crépus et cuivrés, m'a remis d'un air distrait la feuille contenant mes résultats. Je n'avais plus la force d'adresser une autre pensée à Dieu, je me suis seulement dépêchée de lire la quantité d'hormones bêta-HCG présente dans mon sang. Les valeurs de référence reportées sur la colonne de droite ne signifiant pas grand-chose pour moi, je lui ai demandé de m'aider.

- Ici, il n'y a que « 80 » d'écrit, qu'est-ce que cela veut dire ?

- D'après vous ? m'a répondu la femme, en mastiquant un chewing-gum.

J'ai marché le long des jardins devant l'hôpital, parmi des malades en pyjama, des médecins en chemise bleue et des parents fatigués. Je me suis approchée d'une pelouse, je me souviens d'avoir eu envie d'enlever mes chaussures pour sentir l'humidité piquante des brins d'herbe sur ma peau. J'étais légère, comme les boutons d'acanthé qui bourgeonnaient dans les parterres, suspendue moi aussi sous les feuilles sombres et brillantes. Je me suis acheminée jusqu'au portail, j'ai compté les panneaux publicitaires et les voitures garées le long du trottoir. Je me suis arrêtée devant la normalité de cet après-midi comme face à un monde complètement nouveau.

Puis, le sourire aux lèvres, je me suis dirigée vers le parking, je suis montée dans ma voiture et j'ai mis le contact.

Je me suis laissé porter par le flot de circulation dans la ville, tandis que la lumière du jour diminuait, remplacée par celle des phares de voitures, des lampadaires et des vitrines bientôt obstruées par leurs rideaux de

fer. Les magasins, tout comme les bandes fleuries en bordure des trottoirs, se raréfiaient. Le quartier dans lequel je pénétrais ne ressemblait pas au mien. Ce n'était pas un quartier résidentiel, mais une juxtaposition d'immeubles en béton, couverts de graffitis d'insultes et de déclarations d'amour. Une concentration d'habitations populaires avec des balcons rentrés, débordants de linge à sécher et de paraboles. C'était aussi davantage qu'un quartier : un souvenir, une plaie ouverte. Un vide béant dans la psyché.

C'est ici que vit ma grand-mère.

Enfant, je m'y rendais chaque semaine, avec ma mère qui me laissait vadrouiller aux alentours du bar à l'enseigne orange et de M^{me} Lia qui, de derrière le comptoir, me couvrait de bonbons. Quand il pleuvait ou quand il faisait froid, en revanche, je restais à l'intérieur, à regarder des dessins animés à la télé. Nos visites n'avaient pas de motif particulier : ma mère terminait son travail à quatorze heures, elle avait l'après-midi libre, et au moins trois fois par semaine elle me soulevait de terre pour me mettre à l'arrière de la Renault marron. Que j'aie été sage ou non ne faisait aucune différence. Elle me conduisait chez mamie Iolanda comme un colis, et revenait me chercher le soir. J'ai le souvenir d'avoir été affamée de cette mère qui n'était jamais là. Je la cherchais dans toutes les femmes dont je croisais le chemin, je la suivais dans toutes les voix féminines qui parvenaient à mes oreilles, je l'embrassais virtuellement en entourant de mes bras l'immense tronc d'un tilleul du jardin public. Je souffrais de ces abandons comme d'une injustice cosmique. Même après la mort de mon père, quand nous avons emménagé ici nous aussi et que nous nous sommes terrées toutes les trois sous le même toit, rien n'y a fait. Ma mère quittait la maison à sept heures le

matin, revenait à quatorze heures, fumait une cigarette, se changeait et sortait à nouveau. Pendant des années, c'était comme ça, jusqu'à ce que j'entre en primaire. Mais las, le mal était fait. J'étais désormais incapable de me guérir de ces adieux expéditifs et répétés, de la culpabilité et de la perplexité qu'ils ne cessaient de creuser en moi. Toute ma vie, j'ai continué à avoir l'impression d'être oubliée. C'est devenu ma façon d'être au monde. Depuis lors, je suis celle qui reste en retrait, qui se perd, qui n'arrive pas à finir ses études, à garder un amoureux, à trouver un travail décent, à se marier. À faire un enfant.

C'est un Asiatique qui m'a ouvert la porte : un homme de petite taille, droit dans une chemise beige à col Mao. Il s'est retourné sans un mot, tenant pour acquis le fait que j'allais le suivre, et il a disparu à petits pas dans le couloir. La maison de ma grand-mère s'est brusquement refermée sur moi à la façon d'un piège sur une patte blessée. À l'intérieur, les meubles sont vermoulus et leur vernis s'écaille, les carreaux de grès sont fendillés en plusieurs endroits et les murs ont des lézardes qui ressemblent à des éclairs dans la nuit. Ce lieu m'a toujours donné la nausée.

J'ai trouvé ma mère sur le lit de sa chambre. Elle portait un pantalon de pyjama sans forme bleu électrique et un soutien-gorge en coton blanc. Son corps était recouvert d'une myriade de petites aiguilles plantées dans la peau ; on aurait dit des bougies éteintes sur un gâteau glacé en train de fondre. Elle était allongée sur un drap fleuri ; debout, à côté du lit, l'Asiatique à l'âge indéterminé préparait des cotons et de l'alcool dans un bol posé sur la commode.

- Je te présente Yu, a dit ma mère, en cherchant à intercepter mon regard. C'est un magicien de l'acupuncture.

L'homme n'a pas réagi à cette présentation et lui a posé encore une aiguille qu'il a fait vibrer d'une pichette de l'index. J'ai soupiré. Ce n'était pas vraiment une surprise. Ma mère a éloigné d'elle toutes les amitiés qui la reliaient au passé. Elle a limité les relations avec la famille de mon père aux fêtes obligatoires et aux grandes occasions de ma vie : première communion, communion solennelle, et mariage si toutefois celui-ci avait lieu. Elle s'est volontairement exilée dans une vie de solitude qui doit lui peser plus que ce qu'elle veut bien admettre. Dans la forteresse qu'elle a érigée autour d'elle, des brèches s'ouvrent parfois dans lesquelles s'engouffrent des personnages irréels, tellement improbables qu'ils ne représentent aucune menace. Ils ne peuvent en effet déclencher aucune nostalgie pour le futur qu'elle a laissé derrière elle. Ce sont des feux follets qui illuminent son obscurité et s'éteignent aussi vite qu'ils se sont allumés. Il en est allé ainsi avec la voyante roumaine qui lui lisait le marc de café, pour l'aide-soignante ukrainienne avec laquelle elle échangeait des recettes, pour le commis de l'épicier qui lui livrait ses courses et avec lequel elle parlait avec véhémence des concurrents d'une émission de jeunes talents à la télévision.

– Est-ce qu'il n'est pas fantastique ? a poursuivi ma mère. Il habite au troisième étage et il est en train de me remettre sur pied. Il peut résoudre n'importe quel problème, ma chérie. Du mal de dos à l'infertilité !

Pour sûr, il résolvait la question de savoir où passait l'argent qu'elle me demandait chaque mois en exploitant le double filon de la fortune de Pietro et de la maladie de mamie Iolanda.

– Vous en avez pour longtemps ?

– Cinq minutes stop, a répondu l'Asiatique d'une voix haut perchée et autoritaire qui n'admettait pas de réplique.

- Je vais dire bonjour à mamie en attendant. Au revoir.
Et je suis partie, sans obtenir de réponse ni de l'un ni de l'autre.

Dans le couloir m'est parvenu le grand déballage de ma mère.

- C'est ma fille, Luce, celle dont je t'ai parlé. Non seulement elle n'est pas mariée, mais en plus elle ne tombe pas enceinte. On peut faire une séance gratis pour elle ?

- Rien gratis, lui a rétorqué le magicien de l'acupuncture, et je l'ai remercié mentalement tout en traversant le couloir et en atteignant la chambre de ma grand-mère.

Cette chambre, comme tout l'appartement, est étroite, truffée de bibelots, plongée dans une obscurité imprégnée d'odeur de naphthaline et de désinfectant. Dans cet air raréfié, la silhouette spectrale de ma grand-mère m'est apparue, juchée sur la chaise roulante à côté de son lit.

Elle portait une chemise de nuit jaunie, brodée à la main, un article évocateur de sa jeunesse. Ses cheveux étaient détachés, rares et d'un blanc immaculé ; ils pendaient autour de son visage comme les cheveux d'une noyée que l'eau a lissés. Elle ne portait plus son dentier depuis des mois et sa mâchoire semblait avoir reculé, son expression la faisait ressembler à un crabe. Ses pieds gonflés et noueux étaient affublés de ridicules pantoufles rose et bleu avec couture apparente, que Rachele, l'infirmière qui s'occupe d'elle la moitié de la journée, l'avait certainement aidée à enfiler. Dans la lumière incertaine de la chambre, on aurait dit une enfant ou une adolescente empaillée dans un corps de vieillarde.

- Mamie, ai-je appelé, tout en lui caressant le front.

Sa peau était ratatinée, sèche comme un parchemin.

- Mamie, tu m'entends ?

Après quelques secondes, elle a fini par me regarder, comme si c'était la première fois. Elle a battu des

paupières avec une lenteur infinie, un petit rien qui semblait lui coûter un effort surhumain.

– Maman, a-t-elle répondu doucement, dans un souffle. Maman, a-t-elle répété sans détacher son regard du mien.

J'ai tenté de l'arrêter.

– Mamie, je suis là, c'est moi, Luce.

Mais elle souriait, découvrant ses gencives rosies et endurcies, en continuant, Maman, Maman...

C'est alors qu'est entrée la mienne, de mère. Enveloppée dans son pyjama bleu, les cheveux remontés en chignon, maquillée des couleurs vives qu'elle affectionne.

– Oh, mon Dieu, elle recommence. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Je lui ai dit bonjour...

– Maman...

– Elle s'était calmée, et toi, tu es venue la titiller ! m'a-t-elle reproché en approchant du fauteuil. Maintenant, elle va arrêter, a-t-elle déclaré comme une certitude en passant le bras de ma grand-mère sur son épaule. Puisque tu es là, donne-moi au moins un coup de main.

Elle avait raison : ma grand-mère a immédiatement cessé sa rengaine, comme si, en la déplaçant du fauteuil au lit, nous avions rompu un charme. Avec son cathéter qui frottait contre le carrelage, elle avait l'air une marionnette.

Après avoir refait son lit, ma mère s'est approchée du miroir de la commode pour se recoiffer. Ses cheveux étaient blonds et comme ouatés, épais tel du raphia. Elle transpirait. La fragrance pénétrante de son parfum se répandait dans l'air vicié, manquant de peu de m'asphyxier. D'un doigt, elle a effacé une trace de rouge à lèvres de ses dents. Ensuite, elle s'est assurée que mamie était bien, et d'un ton froid et cassant elle m'a demandé :

- Comment se fait-il que tu sois là à cette heure ? Qu'y a-t-il de si important ?

Et moi, du même ton désagréable, je lui ai répondu :

- Je suis enceinte.

La satisfaction de ma mère est comme un poisson visqueux qui échappe des mains qui veulent le saisir. Même ce jour-là, elle n'a duré qu'un instant. Elle a surgi dans une expression fugace, trop vague pour être vraiment déchiffrable, laissant place à une moue d'indifférence.

- Vous allez vous marier, au moins ?

Seizième année, numéro 733 du 15 décembre

Bonjour Luce,

Peut-être te semblera-t-il bizarre qu'un homme de mon âge, qui pourrait être ton père, vienne te demander conseil. Et pour être honnête, je m'en étonne moi-même.

Mais c'est justement sur le conseil de ma fille, qui te ressemble, que je t'écris. Elle s'appelle Cristina. Elle en avait assez de me voir toujours seul et enfermé à la maison, à m'occuper de choses qu'un retraité comme moi devrait joyeusement ignorer. Alors, il y a six mois, elle m'a passé au téléphone une de ses voisines, une dame gentille et courtoise, qui ensuite m'a appelé tous les jours, pour tromper sa solitude, j'imagine, et nous avons commencé à nous envoyer des photos et à devenir intimes, sans nous être jamais rencontrés. Toute notre histoire est fondée sur cette attente, sur l'envie de nous tenir compagnie et de réaliser bientôt un nouveau projet de vie.

Le mois dernier, j'ai enfin fait sa connaissance chez ma fille, qui avait même acheté mon billet de train et m'avait convaincu de faire ce voyage, chose que, depuis son emménagement à Milan pour ses études, elle n'était jamais parvenue à faire. Ainsi, chez elle, je rencontre enfin cette dame, cette fiancée imaginaire, et je me dis : elle est exactement comme sur les photos qu'elle m'a envoyées, sa voix est bien celle qui me faisait rire au téléphone, peut-être même un peu plus

gracieuse, mais il y a quelque chose, un petit quelque chose qui ne va pas.

Je n'arrive pas à savoir si ce sont les mains, sa façon de les bouger et d'arranger ses cheveux derrière les oreilles, ou si c'est une histoire d'odeur, qui a un fond de tabac froid, chose qui vraiment me déplaît. Je sais seulement qu'à la voir ainsi – et je me suis même placé derrière la porte vitrée du salon pour la voir tout entière, à contre-jour – elle ne me plaît pas. Tout à coup, je n'avais plus rien à lui dire. Mais à ce stade, cela te paraîtra vraiment curieux, mon problème n'est pas de savoir quoi lui dire pour ne pas la blesser, mais de savoir ce que va penser ma fille. Vais-je encore la décevoir ? L'inquiéter et lui faire du mal ?

Mais tu sais, Luce, et je me permets de te tutoyer parce que l'âge m'y autorise, la vie est faite de détails, et ces détails, sa mère les avait. Ce sont eux qui font la différence, rien d'autre. Tout petits, que personne ne remarque, sauf moi. Moi je les remarque, et cela me suffit largement.

Renato